

7
Jum 1832

142-7

SERVICE FUNÉBRE

EN L'HONNEUR DES GARDES NATIONAUX DU BATAILLON DE SENLIS, MORTS VICTIMES DU CHOLÉRA.

C'est lundi dernier, 9 de ce mois, qu'a eu lieu cette cérémonie solennelle et touchante. Le matin le rappel avait été battu et dès dix heures les gardes nationaux, ceux commandés pour le piquet ainsi qu'un grand nombre de leurs camarades qui s'étaient joints à eux, mais sans armes, en tenue d'hiver et le sabre au côté, se sont réunis à la porte du commandant, M. Vatin fils.

De là notre garde civique s'est rendue à l'église dans l'ordre suivant: en tête les sapeurs porte-haches, les tambours et la musique; ensuite venait le piquet des gardes nationaux commandés, que suivaient, par ordre de compagnies, ceux qui, volontairement, c'étaient joints à eux.

Un obélisque sexangulaire, portant sur chacune de ses faces l'indication de l'une des six compagnies du bataillon, s'élevait au milieu du chœur; les noms des victimes du choléra se lisaient sur le socle de ce monument funéraire dont le style et les ornements étaient en rapport avec son objet et que couronnaient six drapeaux tricolores flottant sur chacune des faces indicatives des compagnies.

Après le service religieux, le cortège, MM. le maire et adjoints en tête, s'est rendu au cimetière où notre garde civique s'est formée en cercle sur un emplacement situé vers le milieu du champ de repos; le corps des officiers et la municipalité occupaient le centre de cet emplacement où s'élevaient plusieurs monuments funéraires et d'où l'œil plonge de toutes parts sur les tombes récentes et si nombreuses des victimes du fléau cruel qui a décimé nos populations.

Là, au milieu d'un religieux silence, M. Vatin fils, a, d'une voix émue, prononcé cette allocution:

« Messieurs,

« Notre réunion, cette pompe, cet éclat militaire, sont un hommage, et nous pouvons dire un devoir, rendu à la mémoire de ceux de nos parents et amis, qu'un horrible fléau a enlevés, jeunes encore, à nos affections, à notre amitié.

« Ici chacun vient déposer une larme, un regret; et cette manière toute solennelle de le faire, honorer, élève, et ceux qui en sont l'objet et ceux qui, plus heureux, ont échappé au désastre. Reposez donc en paix parents, amis que nous pleurons. Longtemps nous nous rappellerons vos noms, vos qualités de bons citoyens, d'excellents amis, et ces hommages éclatants rendus à vos mânes serviront d'émulation à nos neveux, qui apprendront par là que ce n'est que par la pratique de ces vertus que l'on mérite l'estime et les regrets de ses concitoyens.

« Amis, nos regrets vous accompagnent. »

Après cette allocution, M. Bezout, avoué et lieutenant des grenadiers a prononcé le discours suivant:

« Messieurs et chers camarades,

« C'est un sublime et touchant spectacle que ce concours nombreux de soldats-citoyens s'approchant avec respect, de ces tombes où reposent ceux qui naguères n'avaient marqué leurs places au milieu d'eux que par leurs vertus civiques et privées. Pour mieux célébrer la triste harmonie de nos douloureux hommages, qu'une voix plus éloquente s'élève parmi vous, et qu'en peignant vos justes regrets, elle fasse jaillir de vos cœurs la douleur qu'ils recèlent; mais que du moins il soit permis à un ami, à un ancien camarade qui s'honorait de l'affection de M. Leblond, et qui s'était accoutumé à regarder M. Bretteville comme un second lui-même, de répandre ici quelques fleurs sur les restes inanimés de ces généreux amis.

« Lorsque cet épouvantable fléau qui nous menaçait tout récemment encore, lesait au milieu de nous d'horribles moissons; lorsque la terreur assise au foyer domestique répandait autour d'elle ses sinistres prévisions, les cœurs étaient glacés d'effroi, on n'avait plus assez de larmes pour pleurer les victimes, chacun tremblait pour soi, et le jour n'avait plus de lendemain pour beaucoup d'entre nous.

« Mais au milieu de ces affreuses calamités, il restait encore quelques-unes de ces âmes privilégiées pour qui les malheurs publics sont des souffrances personnelles. Le dévouement n'est presque plus une

vertu pour elles, c'est pour ainsi dire une habitude, un besoin de chaque instant. J'ai presque dit la condition de leur existence. M. Leblond était de ce nombre. Nous l'avons tous vu s'associer avec cet honorable citoyen que vos suffrages ont appelé à la magistrature municipale et qui dans ces temps difficiles se multipliait en quelque sorte partout où il y avait quelque bien à faire; rassurant ceux-ci, secourant ceux-là, et recueillant avec modestie les bénédictions du pauvre et l'admiration de tous. Digne émule de ce magistrat M. Leblond s'était consacré au soulagement des malheureux et sa sensibilité loin de s'affaiblir, semblait s'accroître avec le nombre des victimes: non content de distribuer les secours que l'administration mettait à sa disposition, il ouvrait encore sa bourse à tous ceux dont l'indigence alarmait sa pitié. O mon digne capitaine, mon respectable ami, que n'as-tu assez vécu pour voir s'empres- ser autour de toi tous ceux que tu as secourus! Pourquoi faut-il te compter aussi parmi ceux que nous avons perdus.

« S'il était possible de retracer ici tous les bienfaits de M. Leblond, je dirais tous ceux qu'il a obligés, ceux qu'il a aidés, ceux qu'il soutenait; mais vous savez tous l'histoire de sa vie: être utile aux autres et caclier ses bienfaits, voilà quelle fut sa continuelle occupation.

« Lorsque la garde nationale, mutilée par la restauration, reparut avec le droit d'élire ses chefs, il n'était pas difficile de prévoir qu'un homme qui avait si justement acquis l'estime de ses concitoyens recevrait la récompense de sa conduite honorable; M. Leblond fut élu capitaine des grenadiers: vous savez tous, Messieurs, ce qu'il fit pour sa compagnie; vous savez combien il nous aimait; son affection pour nous était sans bornes, et jusque dans ses derniers moments c'était encore à nous qu'il pensait, en s'écriant: *Et mes pauvres grenadiers, il faut donc que je les quitte.* Hélas! Messieurs, si la mort nous l'a enlevé, que du moins son souvenir se conserve parmi nous comme un patrimoine de famille.

« Vous dirai-je, Messieurs, dans quelles autres fonctions M. Leblond s'est encore distingué? Administrateur de l'hospice, il était placé là où ses affections et sa bienfaisance s'appelaient naturellement. Pourvu aux besoins des indigents et leur servir d'appui, c'était pour lui continuer ses habitudes; aussi ne laisse-t-il parmi ses collègues que des regrets dont le souvenir de ses qualités ne fait qu'accroître l'impression.

« Il ne manquait plus qu'une fleur à cette couronne municipale qui reposait déjà sur le front de notre honorable concitoyen. La révolution de juillet qui s'était montrée si généreuse en promesses venait de satisfaire à l'un de nos plus pressants besoins; elle avait brisé le despotisme insensé qui nous imposait, malgré nous, des magistrats municipaux. Les communes avaient ressaisi le droit de les élire, et le nom de M. Leblond déjà sur toutes les lèvres sortit un des premiers de l'urne électorale.

« Nous avions trop perdu, Messieurs, en perdant M. Leblond pour que la mort s'arrêtât tout-à-coup; il lui fallait d'autres victimes, et c'est encore dans nos rangs qu'elle les a choisies. M. Bretteville, sur qui se reposait déjà l'espoir de sa famille, et dont les jeunes pensées laissaient entrevoir pour l'avenir un bon citoyen, fut enlevé presque à l'entrée de sa carrière et lorsqu'il avait à peine essayé la vie.

« Et vous aussi, estimable négociant, bon père et bon camarade, dont les modestes vertus se faisaient pourtant si bien sentir, vous nous avez manqué comme M. Bretteville, comme M. Leblond, comme eux vous avez laissé parmi nous des regrets amers que cette triste cérémonie ne fait qu'aggraver encore.

« Adieu, chers camarades, adieu vous trois dont le souvenir nous sera toujours si cher; adieu, vous comprenez nos douleurs; et nos accents, en montant vers le ciel, serviront du moins à consoler vos mânes. »

M. Fauvel fils, ancien notaire, sous-lieutenant de la même compagnie, s'est en suite exprimé en ces termes:

« Que sont devenus Naze, Leblond, Bretteville, nos compagnons d'armes? Grenadiers, je les cherche en vain dans nos rangs.... Ils sont morts.... non de ce trépas glorieux qu'au jour de l'agression étrangère le sort réserve peut-être à quelques-uns de nous, mais de cette mort affreuse, inconnue à nos climats, qui s'est jouée dès l'abord de toutes les ressources de l'art et de toutes les prévisions humaines. Le fléau destructeur qui a jeté sur la France un long voile de deuil, et qui ne s'est éloigné que lentement et comme à regret de notre malheureuse cité, les avait choisis pour victimes, eux si pleins d'espérance et d'avenir!

« Ce n'est pas sans raison que nous avons associé leurs noms et leur mémoire dans un même service funéraire; tous trois, hommes d'honneur et bons camarades, avaient droit également aux regrets de leurs frères d'armes. Cependant, Messieurs, qu'il me soit permis un moment d'appeler votre attention particulière sur l'un d'eux, laissez-moi consacrer quelques lignes à la mémoire de notre infortuné capitaine; et cette distinction, que je réclame en sa faveur, n'allez pas l'attribuer aux insignes de son grade ou à la position sociale que sa fortune lui avait assignée parmi nous, mais à la sincère amitié que je lui avais vouée et qu'il payait de retour. Bien fou qui réverrait l'inégalité des conditions à la vue des tombeaux!

« Nous avons vu Leblond s'acquitter avec zèle et ponctualité des fonctions municipales acquises par le droit qu'il devait aux suffrages de ses concitoyens. Était-on dans la nécessité, pour l'amélioration du sort de la commune ou l'accomplissement de tout autre projet philanthropique, d'avoir recours à la générosité des habitants, Leblond, toujours disposé à donner l'exemple du bien, ne reculait devant aucun sacrifice.

« Les événements de juillet avaient amené la réorganisation de la garde nationale, Leblond fut élu capitaine de la compagnie des grenadiers. L'année suivante, conformément au vœu de la loi, il fut procédé à de nouvelles élections. Notre digne capitaine fut maintenu dans son grade à l'unanimité des votes; juste récompense de sa capacité, de son zèle pour le service et de son affabilité envers ses camarades! Grenadiers, vous souvient-il du jour où, pour la première fois, il parut à notre tête? Nous savions tous que son genre et ses occupations habituelles n'avaient eu rien de commun avec les notions de l'art militaire, et, pleins d'indulgence pour notre chef de la veille, nous nous disposions à fermer les yeux sur les fautes inévitables qui devaient échapper à son inexpérience. Eh bien! Messieurs, cette indulgence ne lui fut nullement nécessaire, et dès son début, Leblond commanda sa compagnie avec l'aplomb du vétéran dont la moustache a blanchi sur les champs de bataille.

« Membre du conseil des hospices, il était accessible aux pauvres qui regretteront plus d'un jour sa bienfaisance.

« Leblond aimait à rendre service; il était bon, d'un commerce facile, sans prétention et sans morgue. Il savait apprécier ses amis et leur était sincèrement dévoué. Commandant, c'est vous que j'interroge ici, vous qu'il aimait comme un frère; c'est à vous, confident de ses plus intimes pensées, de parler sciemment de la bonté de son cœur; c'est à vous de nous dire s'il connaissait le prix de l'amitié.

« Tel fut Leblond... La vie d'un honnête homme est rarement féconde en grands événements. Point de ces actions d'éclat dont le récit éveille la curiosité et commande l'admiration; mais aussi point de ces actions coupables, reprochées à la mémoire de tant d'hommes célèbres, loués et flétris tour-à-tour par la voix de l'équitable histoire. Plus heureux, l'homme de bien compte ses jours par ses bienfaits, et laisse en mourant un nom sans tache et l'exemple de ses vertus modestes, dont le souvenir pur et sans mélange vit longtemps au cœur de ses concitoyens.

« Adieu donc, homme de bien; tes amis et tes compagnons d'enfance se rappelleront la constance de ton amitié, nos dignes conseillers municipaux, ton empressement à seconder l'exécution de leurs honorables projets, et la compagnie des grenadiers dont je suis ici l'interprète, ton zèle, la précision de

ton commandement, ton dévouement à tout épreuve et ces manières franches et cordiales qui t'avaient concilié à toujours et nos vœux et notre affection... Et toi, Naze, commerçant estimable; toi, Bretteville dont la bonne foi égalait le chaleureux patriotisme, et qui, dans ton ardent amour pour la France, rêvais la monarchie empruntant son glorieux reflet aux beaux siècles de Rome et d'Athènes.... Adieu, adieu pour jamais.... Dormez en paix malheureuses victimes, frappées bien avant le tems sous les yeux de vos pères et de vos amis, aujourd'hui confondues par la douleur commune dans un même deuil et dans un même souvenir. Puisse cet hommage unanime, symbole de notre union fraternelle, être agréable à vos cendres! Puissiez-vous (si du sein d'une autre vie il vous est donné de sonder les secrètes pensées des hommes) lire au fond de nos cœurs la touchante expression de notre amitié et de nos regrets éternels!

M. Cultru, secrétaire de la mairie et fourrier de la troisième compagnie a succédé à M. Fauvel :

« Messieurs,

» C'est pour la deuxième fois que la garde nationale assiste, en masse, à un service funèbre et solennel.

» La première fois c'était pour honorer la mémoire des citoyens tombés aux journées de juillet. Oh! certes, nos cœurs à tous avaient des regrets à épancher sur ces hommes courageux morts pour la plus sainte des causes. Mais, du moins, leur trépas nous apparaissait glorieux : par lui nos libertés pour jamais étaient affermissées et consacrées; par lui nous retrouvions des couleurs chéries, et le canon de juillet, retentissant au loin, avait appris à tous les peuples que nous étions encore la grande nation. Ainsi, à l'amertume de nos regrets se mêlaient des images consolantes. Nous étions tristes, mais nous étions fiers.

» Aujourd'hui, Messieurs, combien est différente la cérémonie qui nous rassemble. C'est encore, il est vrai, la mort qui nous convoque, mais elle n'est plus entourée de prestiges de gloire; c'est la mort hideuse, horrible qui, dédaignant sa proie accoutumée, fait soudain parmi nous une large moisson et laisse dans l'âme de ceux qu'elle épargne un long effroi et d'amers souvenirs.

» A voir ce champ funéraire fraîchement labouré sur une si vaste étendue, on reconnaît aisément le passage du noir fléau. Dans ces fosses à peine fermées qui de nous n'a point un parent, un ami? Ah! laissez tomber sur eux quelques mots échappés du cœur!

» Parmi tant de victimes il en est plusieurs qui, dès long-tems, s'étaient attiré l'estime, l'attachement de la cité entière, aussi leur perte a-t-elle été généralement et bien vivement sentie. Pourrai-je, Messieurs, prononcer le nom de M. Fleury sans raviver en vous de profonds regrets?

» Tous, nous avons été à même d'apprécier les qualités rares de cette âme si ardente, si impressionnable, qui recelait les trésors de la plus expansive amitié. Chirurgien, M. Fleury, dans la pratique de son art, n'avait pu dépouiller ce caractère chaleureux. Vous savez combien il s'attachait véritablement à ses malades! avec quel tendre intérêt il leur donnait ses soins. On voyait sa figure mobile tour-à-tour devenir la tristesse ou la joie selon que la maladie devenait ou plus intense ou plus bénigne.

» Si nous remontons dans le passé, nous voyons M. Fleury, chirurgien à la suite des armées, se faire remarquer par son zèle et sa philanthropie. En l'an 2, envoyé à l'hôpital militaire de Senlis, il se fixa en cette ville et ne tarda pas à s'y faire connaître avantageusement. A toutes les époques, dès que l'autorité réclamait son concours dans un service public, M. Fleury était toujours prêt, toujours zélé. Après nos désastres de 1814 et 1815 des ambulances militaires furent établies à Senlis : là, nuit et jour, M. Fleury était occupé à soigner les blessés; il déploya, dans ces circonstances, une étonnante activité. Long-tems, Messieurs, ses services militaires et civils avaient été oubliés; mais enfin, dans ces dernières années, la récompense arriva et nous vîmes l'étoile de l'honneur briller sur sa poitrine.

» Bien que M. Fleury fût déjà parvenu à un âge assez avancé, il pouvait, doué d'une bonne constitution et modéré de sobriété, compter encore de nombreuses années; il pouvait, comme habile chirurgien, rendre encore de précieux services à l'humanité; comme époux, comme père d'une jeune et intéressante famille, il désirait, il devait désirer de vivre; mais la mort tient-elle compte de nos desirs, de nos vains projets!

» Lorsqu'il vit la compagnie qu'il idolâtrait atteinte elle-même de l'épidémie, il la crut perdue quoi qu'elle ne dut pas succomber; son extrême sensibilité ne put soutenir une si rude épreuve; son orga-

nisation entièrement bouleversée la laissa sans force devant le terrible fléau, et celui-ci le compta bientôt au nombre de ses victimes.

» M. Fleury a honorablement parcouru sa carrière; il a été utile ici bas. Repos à sa cendre. Il vivra dans nos souvenirs.

» Messieurs, après vous avoir entretenu d'un citoyen justement regretté, il me reste une autre tâche plus facile à la fois et plus pénible à remplir; plus facile, car qui connaît aussi bien que moi l'excellent homme dont je vais parler? plus pénible, car qui l'aima plus que moi? Messieurs, vous m'avez compris et vos lèvres ont murmuré le nom de notre bon camarade Maillot.

» Sa vie s'est écoulée sur un théâtre peu élevé. Ni emplois marquans, ni dignité, ni fortune brillante, rien n'est venu donner à son nom cet éclat qui nous rehausse dans l'esprit des hommes; mais il tenait de la nature ce que ne donnent ni les emplois, ni la richesse : il avait dans le regard une telle expression de franchise et de loyauté que, tout d'abord, l'on se sentait attiré vers lui, et que, pour peu qu'on le fréquentât, on se prenait à l'aimer; tel est le privilège d'une belle âme; elle perçoit sur tout ce qui l'entoure un tribut d'estime, d'amitié, auquel on chercherait vainement à se soustraire.

Maillot était généralement estimé : aussi, à mesure que se repandait le bruit de sa mort, la tristesse passait de visage en visage, et je le dis avec quelque fierté le trépas de celui qui fut mon ami a semé dans notre ville une affliction profonde.

» Messieurs, sa vie vous est connue : vous savez qu'il a honorablement traversé les différentes carrières qu'il avait embrassées.

» Dans sa jeunesse il n'avait reçu qu'une instruction incomplète, mais doué d'une organisation forte, il avait de la rectitude dans le jugement, de la noblesse dans le cœur. Il repoussait les idées serviles; aussi s'attachait-il franchement aux institutions et au nouveau trône, que firent éclore les rayons de juillet.

» A l'époque de sa réorganisation notre garde civique n'eut pas de soldat plus dévoué. Nommé officier par la compagnie dont il faisait partie, il comprit les obligations que l'épaulette lui imposait. Assidu aux exercices, il étudia avec ardeur l'art du commandement et bientôt il fut en état de conduire dignement sa compagnie.

» Il y avait à peine quinze jours qu'il venait de marier sa fille chérie; il se complaisait à l'idée de la voir heureuse; tous ses vœux, toutes ses pensées se reportaient sur elle et sur sa digne épouse. L'avenir lui souriait : c'était le tems du repos, le tems de jouir du fruit de son travail; mais un souffle de mort est venu glacer ce rêve. Jeune encore et riche de santé, la tombe tout-à-coup s'est ouverte pour lui. Notre ville a perdu un de ses meilleurs habitans; moi j'ai perdu ce qu'on retrouve difficilement, un véritable ami.

» Messieurs, j'ai terminé la tâche que je m'étais réservée; il est d'autres victimes, je le sais, qui ont également droit à nos regrets, mais sans qui il est nécessaire de les nommer, n'ont-elles pas leur place dans nos souvenirs tout palpables? Permettez-moi, Messieurs, d'ajouter quelques réflexions générales dans lesquelles le pauvre à son tour, trouvera son oraison funèbre.

» Ici, comme dans tous les lieux où elle a éclaté, nous avons vu l'épidémie sévir bien plus rigoureusement sur la classe indigente. Sans doute les soins les plus empressés lui ont été prodigués. Grâce en soient rendues à nos dignes magistrats, à nos médecins philanthropes, et en général aux habitans de cette ville dont la bourse s'ouvre toujours généreusement à chaque nouvel appel qui leur est fait; mais hélas! si rapides que fussent les secours, le fléau géant marchait plus vite encore et triomphait d'autant plus aisément qu'il se ruait sur des corps épuisés par de longues privations.

» Messieurs, qu'une si horrible calamité ne soit pas pour les peuples un enseignement stérile! que, par suite, ils apprennent combien il reste à faire en ce monde, d'une part pour l'assainissement du globe qui recèle sur beaucoup de points les miasmes les plus délétères et d'autre part pour l'amélioration du sort physique et moral des classes souffrantes. Oh! non, la civilisation n'est pas aussi avancée qu'on le pense. L'humanité n'a pas dit son dernier mot; mais elle est entrée dans des voies nouvelles. Les peuples éclairés repoussent les idées de guerre, de conquêtes; ils comprennent aujourd'hui qu'au lieu de dépenser leur activité dans des luttes sanglantes, il vaut mieux l'appliquer toute aux conquêtes pacifiques, au perfectionnement des arts et de l'industrie. Chaque peuple, comme dit notre Béranger, aura place au soleil. Notre belle France, surtout, a dans ses institutions, tous les élémens de progrès; sous

peu de tems la presse libérale aura usé toutes les questions de constitutionnalité et de légalité; elle sentira ce qu'il faut aux masses, c'est avant tout du travail et de l'instruction; tous ses efforts auront donc pour objet leur bien être matériel et moral et elle entraînera sans peine le gouvernement dans cette voie féconde, où de lui-même il a déjà fait quelques pas. Notre monarque éclairé et son digne fils nourri de principes libéraux, s'associeront avec empressement à toutes les idées généreuses qui tendront vers un si noble but.

Enfin M. Legrand, chasseur de la deuxième compagnie a terminé par le discours suivant :

« Ils ne sont plus!

» Naguères encore pleins de force et de vigueur, brillants de feu sacré de l'amour de la patrie, animés de tous les sentimens qui honorent l'homme et lui donnent droit aux respects et à l'amour de ses semblables; amis, ils ne sont plus!

» C'est en vain que nos regards plongeant dans ces rangs éclaircis cherchent à voir nos frères à la place qu'ils occupaient; la mort, la froide, l'implacable mort n'y a laissé que sa faux!

» En vain les appellerons-nous! l'écho seul nous répondra. Nous n'entendrons plus leurs voix si chères. Nos peines, nos plaisirs, il ne les partageront plus.

» Si, victimes de leur patriotisme, ils fussent tombés sur un champ d'honneur, l'amertume de nos regrets eût été adoucie par l'aurore de gloire dont ils eussent été entourés; mais non, ce monstre hideux, aux ailes rapides et aux serres de plomb, dont le souffle glacial est mortel, traînant à sa suite le désespoir, les angoisses et la mort; ce monstre... l'épidémie enfin nous les a enlevés.

» Les uns sur le déclin de l'âge, mais verts encore et le cœur toujours brûlant, commençaient à jouir de la vie, se voyant revivre dans de jeunes rejetons leur amour et leur espoir.

» D'autres, brillans de jeunesse, riches d'avenir, palpitant d'enthousiasme, passionnés pour tout ce qui est grand; la gloire, la joie de leurs pères, commençaient seulement une carrière dans laquelle peut-être ils se fussent illustrés. Le destin, l'immuable destin en avait autrement décidé. Tous ont été enlevés à l'amour de leurs familles et à l'estime de leurs concitoyens!

» Pour nous, qui restons sur cette terre pour déplorer la perte de ceux qui ont tant de droits à nos regrets, amis, que leur vie nous serve d'exemple.

» De même qu'après une bataille sanglante, malgré la mitraille qui moissonne les soldats, on voit leurs masses se resserrer pour faire de nouveau face à l'ennemi, serrous-nous autour de notre glorieux étendard, et sur la tombe de nos frères, renouvelons de cœur le serment de maintenir de tous nos efforts les institutions que nous avons conquises, et n'oublions pas notre belle devise : *Liberté, ordre public.*

» Amis, soyez-en certains, c'est la meilleure, la plus noble manière de honorer la mémoire de ceux qui ne sont plus.

» Que leurs cendres reposent en paix! que la terre leur soit légère!

Après cette dernière allocution notre garde civique s'est formée en colonne et, toujours dans le même ordre, elle a reconduit MM. le maire et adjoints jusqu'à l'hôtel-de-ville. Là les rangs ont été rompus et la foule s'est lentement écoulée.

Ce dernier hommage, cette pompe à la fois civile et militaire, ce champ de deuil et de douleur où reposent tant et de si regrettables citoyens, donnaient à toute cette cérémonie je ne sais quoi de solennel et de douloureux qui allait au cœur; aussi laissera-t-elle parmi nous de tristes et ineffaçables souvenirs.

Puisse du moins, comme l'a dit une voix éloquente et amie, puisse cette terrible épreuve ne pas être pour nous un stéril enseignement, puisse-t-elle faire comprendre enfin, dans l'intérêt de tous, combien il importe désormais de s'occuper entièrement et sans relâche de l'amélioration du sort matériel et moral des classes pauvres, car, il faut bien le dire, l'auxiliaire le plus puissant du fléau qui menace encore nos populations, c'est la misère des masses.